

Aux racines de l'inégalité

Entretien avec Christophe Darmangeat à propos des sociétés primitives, de la condition des femmes et de l'apparition des inégalités sociales.

Vous venez de préfacier la réédition de *l'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État*, d'Engels, paru aux éditions Le Temps des cerises. Il semble bien que l'ouvrage d'Engels ait joué un rôle important dans vos recherches depuis plusieurs années sur les sociétés dites primitives...

Christophe Darmangeat. Il a été le point de départ de tout. Je l'ai découvert il y a trente ans, avec les idées marxistes, et j'avais alors été impressionné par l'ampleur des questions qu'il abordait. Dans ce petit livre, Engels traitait tout à la fois de la famille, de la parenté, des techniques et de diverses formes d'organisation sociale, les mettant en rapport les unes avec les autres, éclairant sous un jour inattendu leur état actuel et mettant leur avenir en perspective. C'était fascinant!

Des années plus tard, je suis tombé, un peu par hasard, sur des ouvrages d'ethnologie, en particulier ceux de Maurice Godelier et d'Alain Testart. Et là, j'ai réalisé que bien des raisonnements d'Engels avaient vieilli. J'ai donc voulu savoir ce qu'on pouvait dire aujourd'hui, en tant que marxiste, de l'évolution sociale préhistorique. Je me suis mis à lire de plus en plus de choses... puis à en écrire.

Après plus d'un siècle de recherche, quel bilan peut-on faire des principales thèses de *l'Origine de la famille*?

La reconstitution de l'évolution des formes de parenté et de famille, qui doit presque tout à l'anthropologue Lewis Morgan, est presque entièrement dépassée. On ne saurait le reprocher à Engels, qui écrivait à une époque où l'anthropologie sociale faisait ses tout premiers pas. Il en va de même des développements sur l'origine et les causes de la domination masculine – ce qui n'empêche nullement les pages qui traitent de la situation des femmes dans la société capitaliste et des voies de leur émancipation d'être restées d'une incroyable actualité.

Sur l'organisation des sociétés avant l'État et les raisons de l'émergence de celui-ci, là encore, le progrès des connaissances imposerait bien des rectifications et des compléments. Cependant, la caractérisation de l'État comme une organisation spéciale d'hommes armés au service de la classe dominante et la nécessité pour les travailleurs de briser cette institution (même lorsqu'elle arbore une façade « démocratique ») pour fonder une société nouvelle, demeure la leçon politique majeure de ce livre. Une leçon qui n'a pas pris une ride, bien que des générations de prétendus marxistes aient malheureusement préféré l'oublier...

Vous publiez simultanément un livre intitulé *Conversation sur la naissance des inégalités*. La naissance des inégalités est une vieille question philosophique, historique, anthropologique. Peut-on dire aussi que c'est une question politique?

Bien sûr! Parce que cette histoire (ou cette préhistoire) n'est pas neutre. Parce que les puissants d'aujourd'hui cherchent en permanence à nous convaincre que les inégalités sont inéluctables, qu'elles sont dans la nature humaine (ou, dans une version à peine moins grossière, dans la nature de toute société un peu complexe), que « des pauvres et des riches, il y en a toujours eu, il y en aura toujours ».

Mais lorsqu'on prend conscience que les inégalités et les classes ne sont pas un produit de nos chromosomes, qu'elles résultent de circonstances déterminées de l'évolution sociale, on peut se poser la question de leur possible disparition... et agir en ce sens.

Il semble que la question du sort des femmes dans les sociétés primitives soit particulièrement éclairante pour comprendre les problématiques de genre contemporaines. En quoi?

La première chose que nous montrent les sociétés primitives au sujet des rapports hommes-femmes, c'est à quel point eux non plus n'ont rien de naturel et sont des constructions sociales. Il suffit de constater leur prodigieuse variété pour s'en convaincre.

Mais on voit aussi que l'idée selon laquelle hommes et femmes doivent pouvoir occuper indifféremment les mêmes rôles dans la société est un pur produit de l'époque moderne. Elle n'a jamais germé dans aucune société primitive ni même précapitaliste. En ce sens, le capitalisme a joué dans les rapports entre les sexes un rôle révolutionnaire inouï. S'il n'a pas réalisé cet idéal de l'égalité des sexes (et qu'il en est vraisemblablement incapable), il a néanmoins été le premier système de l'histoire à en poser les bases.

Ce sont ces idées que j'ai développées dans mon premier livre, *Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était*.

Vous arrivez à la conclusion qu'il faut assouplir la distinction entre sociétés de classes et sociétés égalitaires en intégrant un troisième type de société: les sociétés inégalitaires. Qu'entendez-vous par là?

Entre les premières sociétés égalitaires et les sociétés de classes ont existé des sociétés traversées par des inégalités matérielles plus ou moins marquées, mais où la terre restait disponible pour tout membre de la tribu. Il y avait donc des riches et des pauvres, mais pas de classes. La grande majorité des sociétés décrites par l'ethnologie relève de cette catégorie, à commencer par les Iroquois ou les Germains dont parle Engels.

Vous remettez aussi en cause les racines du développement des inégalités et des classes sociales. Quelles sont les pistes actuelles?

Je ne sais pas si je mets grand-chose en cause. Je crois surtout que ce sont des questions largement négligées. Depuis des décennies, l'immense majorité des ethnologues refuse de les poser, toute préoccupation en rapport avec l'évolution sociale étant considérée comme la pire des abominations. Et du côté des archéologues, on se contente de réponses vagues. C'est un peu fatal, car l'archéologie constate en partie les effets des transformations sociales, mais ce n'est ni dans ses objectifs ni dans ses moyens de les expliquer. Le plus souvent, on se satisfait de l'idée paresseuse selon laquelle au fur et à mesure que la société grossit, que l'humanité s'organise sur des bases plus larges et qu'apparaît la division du travail, il irait de soi que doivent se creuser inégalités matérielles et hiérarchies.

Pour ma part, je pense, à la suite d'Alain Testart, que les clés des inégalités et de la marche aux classes sociales se situent du côté du stockage, des relations de dépendance et de la disponibilité des terres libres, beaucoup plus qu'en soi, dans la taille de la population ou le développement technique. Mais je crois surtout que la question et très loin d'être épuisée et qu'il y a là encore matière à bien des recherches.

Entretien réalisé par
Baptiste Eychart

L'Origine de la famille, de la propriété privée et de l'État, de Friedrich Engels, préface de Christophe Darmangeat, Le Temps des cerises, 2012, 272 pages, 15 euros.

Conversation sur la naissance des inégalités, de Christophe Darmangeat, Agone, 2013, 196 pages, 12 euros.
Le communisme primitif n'est plus ce qu'il était –

Aux origines de l'oppression des femmes, de Christophe Darmangeat, (2^e édition), Smolny, 2012, 474 pages, 20 euros.

La théorie critique au défi de l'autorité

Autorité et émancipation, Horkheimer et la théorie critique, de Katia Genel. Payot, « Critique de la politique », 448 pages, 25 euros.

Depuis sa création, la collection « Critique de la politique », dirigée par Miguel Abensour, mène un travail de fond pour mieux faire connaître la théorie critique, élaborée au sein de ce qu'il est convenu de nommer l'école de Francfort. Outre un ensemble impressionnant de traductions qui ont rendu lisibles les textes fondateurs de Horkheimer, Adorno et quelques autres, une série d'ouvrages de référence a exposé l'histoire, les sources et la postérité de cette école bien plus diverse que le terme ne le suggère. Dernier en date, le livre de Katia Genel prend place dans cette prestigieuse lignée, et il tient toutes les promesses de son titre. Il peut d'abord se lire comme la première monographie consacrée en France à Max Horkheimer, trop souvent relégué dans l'ombre d'Adorno (avec qui il écrivit *la Dialectique de la raison*) et réduit au statut d'habile administrateur des affaires de l'Institut de recherches sociales. Si cette image peut s'expliquer par la raréfaction des publications de Horkheimer après son retour en Allemagne à la fin des années 1940, elle est

très infidèle à l'ampleur du travail théorique accompli au cours des années 1930, dans une série de contributions substantielles publiées dans *la Revue de l'Institut*. S'appuyant sur l'ensemble de ces essais, y compris ceux qui n'ont pas encore été traduits, Katia Genel montre comment Horkheimer, devenu directeur de l'Institut en 1931, s'est efforcé à la fois d'orienter le travail de ses collaborateurs en traçant le cadre de vastes programmes de recherche et de recueillir les résultats de leurs travaux en les articulant à ses propres préoccupations. Tout naturellement, *Autorité et émancipation* devient ainsi un portrait de groupe des chercheurs gravitant autour de Horkheimer, et le tableau inclut non seulement les membres du cercle interne, rassemblé autour du directeur de l'Institut (il s'agit, pour l'essentiel, de Marcuse et d'Adorno), mais aussi des figures moins connues, tels les juristes Franz Neumann et Otto Kirchheimer.

Pour organiser cette exploration, Katia Genel a choisi de suivre les métamorphoses de la question de l'autorité. À la différence de la plupart de ceux qui ont voulu reposer le problème, Horkheimer ne s'est jamais satisfait de l'idée d'une crise ou d'une fin de l'autorité. Dès les enquêtes menées au début des années 1930 sur les ouvriers et les

employés, le diagnostic qui s'impose est bien plutôt celui d'un renforcement de l'autorité, manifeste non seulement sur la scène de l'histoire politique (le but de ces travaux est de comprendre pourquoi une part aussi importante de la classe ouvrière allemande adhère au programme du parti nazi), mais aussi au sein de la sphère familiale, sous la forme de la « personnalité autoritaire » dont l'étude va pousser les théoriciens à élaborer de nouvelles méthodes d'interprétation de la réalité sociale. Jusque dans les années 1950, la question de l'autorité est à ce point centrale qu'on s'étonne que les précédents travaux consacrés à l'école de Francfort lui aient accordé si peu d'attention. Cette négligence s'explique sans doute par la complexité d'une problématique dont Katia Genel entreprend de démêler les multiples ramifications.

Loin de réduire l'autorité à un problème politique, Horkheimer et ses collaborateurs la situent « à la jointure de la structure économique et de la sphère culturelle, comme à celle du caractère social et de la structure politique ». Un tel présupposé implique d'articuler à l'approche sociologique une réflexion sur les mécanismes psychiques à l'œuvre dans la genèse du « caractère autoritaire ». Prenant au sérieux la dimension interdisciplinaire du

programme de Horkheimer, Katia Genel pose la question en ces termes: comment expliquer qu'un groupe d'individus accepte « la soumission à l'ordre social contre ses intérêts objectifs »? Ainsi s'explique le rôle crucial joué par la psychanalyse dans les travaux de l'Institut, où l'articulation de Marx avec Freud n'a ni la simplicité ni la rigidité que suggère l'appellation de « freudo-marxisme », mais se produit sous la forme d'un ajustement problématique où la psychanalyse et la critique de l'économie politique se corrigent mutuellement. Plus largement, au-delà des frontières des États autoritaires, c'est toute la sphère de la culture qui paraît traversée par le phénomène de l'autorité, comme le montre la célèbre analyse des stéréotypes de l'industrie culturelle dans *la Dialectique de la raison*. À terme, ces recherches posent le problème de l'autorité de la critique elle-même, et l'un des aspects les plus stimulants de l'étude de Katia Genel tient sans doute à la façon dont elle montre comment l'approfondissement des recherches sur l'autorité rend toujours plus nécessaire et en même temps toujours plus précaire l'intervention de la critique. À ce titre, la démarche des théoriciens de Francfort mérite plus que jamais d'être méditée.

Jacques-Olivier Bégot